

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Juin ou le visiteur nocturne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 73-78

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

A Philippe Bussien

Juin ou le visiteur nocturne

Sur les pelouses du jardin, les plaques de lumière fondirent à mesure que l'ombre s'installait dans les locaux déserts. Le vacarme des voix aiguës, des portes fermées avec violence, des pas rapides, cessa peu à peu. La dernière lampe mourut et l'immense bâtiment flotta dans la nuit, tous feux éteints, vers sa mystérieuse destinée.

Le silence était venu, cet étrange silence qui feutre une maison peuplée dont les hôtes succombent au sommeil. Pas un bruit n'en rompait la solennité. La ville toute proche ne bougeait plus. De vastes épaisseurs de ténèbres nous isolaient du monde et, dans cette solitude, je ne sentais que le rythme de mon souffle et le battement de mon cœur.

Tous les habitants de la demeure, absorbés dans le néant, n'existaient que par le souvenir qui leur donnait une existence précaire, déjà hors de la réalité. La mort ne ferait que supprimer l'espérance d'un réveil à peine entrevu.

Perdu moi-même dans cette solitude, je songeais au passage de certains êtres dans notre vie. Ils excitent l'intérêt, la ferveur, l'amour. Leur présence se colle à nos pensées au point que nous les portons en nous avec une sorte de transport. Mais nous sommes incapables de subir longtemps cet envahissement de notre âme, ces monstres nourris de notre propre substance.

Souvent l'éloignement s'opère par degrés insensibles. A la fin nous contemplons une image, seul vestige de ce qui fut, et cette image même se dissout dans l'espace indifférent. Alors nous nous rendons compte d'un vide ancien déjà que seule l'habitude peuplait encore d'un visage. L'eau des jours, un moment agitée, redevient le miroir impassible où rien de mobile ne se grave.

Quelquefois la traversée a l'allure foudroyante d'un astre surgi de l'abîme, soudain éclatant de splendeur, et qui retombe dans une obscurité plus noire.

Je pensais à cette voix désespérée que j'entendis un

soir à mon oreille, alors que je m'apprêtais à fermer l'église.

— Prêtre, Dieu est-il bon ?

Cette question ne reçut qu'une réponse embarrassée par la surprise et l'émotion.

Je ne saisis que ce halètement d'une âme torturée d'angoisse. Et ce fut tout. L'étranger regagna pour toujours l'ombre d'où il était sorti dans un moment d'exaltation.

Je l'imaginai sous les traits de cet homme à la face tourmentée que le sculpteur Constantin Meunier a nommé « Juin ». Toute la puissance dévorante de l'été ravage ses joues creuses, assombrit son regard interrogateur où se préparent des orages, aggrave son front, crisper sa bouche altérée : tension de tout l'être en sa maturité pleine d'exigences, et touché par la certitude de son impuissance, poignant symbole d'une aspiration prisonnière de son élan mortel.

Je m'attendrissais sur le destin redoutable de cet inconnu, lorsque je perçus dans le couloir un pas hésitant. J'écoutai, l'oreille tendue. Une main palpait ma porte. Elle s'ouvrit. Je me retournai à demi. Dans la pénombre, un homme se tenait debout.

— Bonsoir !

— Mais...

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Je dirigeai une lumière plus vive du côté du visiteur et je m'approchai.

Muet d'étonnement, j'interrogeais ce visage. Il portait, marqués dans sa chair vivante, tous les caractères du buste que je venais de contempler : mêmes cheveux autour du front obstiné, même masque amaigri, mêmes yeux affamés d'horizon.

— Je suis Jean.

— Jean ?

— Oui, Jean, votre « lion ».

— Ah !

— Je passais. J'ai trouvé la porte ouverte par hasard. Je suis entré. Me voilà.

— Asseyez-vous.

— Vous ne me dites plus « tu » ? Pour vous, je reste Jean !

Tout un passé se levait en ma mémoire. Au début de cette année scolaire, j'entrais dans ma nouvelle classe. Pour se présenter, d'un saut périlleux, un élève avait supprimé la distance qui me séparait de lui.

— Je m'appelle Jean !

Par sa force et son ascendant, il avait rapidement pris la tête de ses camarades. Indomptable et doux à la fois, il m'inquiétait.

Un jour je me trouvais à la fenêtre, dissimulé par un géranium géant que nous cultivions avec coquetterie. Jean s'approcha familièrement.

— Comme je passerai une année avec vous, je veux que vous me connaissiez tel que je suis.

Et sans aucune gêne, avec la simplicité d'un enfant, il se dépeignit.

— Je n'ai plus de secrets pour vous !

Le temps passait. Son caractère sauvage s'affirmait davantage. Nous l'avions surnommé le « lion » à cause de sa taille et de ses prouesses de lutteur. Dans ma petite chambre voûtée, dont il était l'habitué, j'écoutais son bavardage, ses vantardises d'adolescent.

— Je suis l'ami des bêtes. J'apprivoise même les plus méchantes.

Il portait en poche un peigne de métal avec lequel il démêlait le poil embroussaillé d'un chien réputé pour sa férocité.

— Il m'obéit. Je lui parle. Il me comprend.

— Jean, tu ne t'es pas expliqué avec ton surveillant. Tu me feras le plaisir de lui rendre visite.

— Non !

— Tu m'amuses. Je sais que tu le feras.

— Non !

— A ton aise !

Le moment n'était pas favorable pour tenter une réconciliation. Je choisirais une autre circonstance. Jean appartenait à cette catégorie d'êtres qu'on ne peut attaquer de front et qu'on s'attache par la douceur et la fidélité.

— Tu m'effraies, Jean. Avec ton caractère impétueux, tu peux devenir un héros, un saint ou une épave.

— Je le sais. J'ai mon projet. Je vous étonnerai par de grandes choses.

— Peut-on savoir ?

— Plus tard...

Il me regardait alors avec des yeux étincelants et un sourire malicieux. Il partait ensuite après avoir piqué ma curiosité, gardant son énigme avec un soin jaloux.

A la fin de l'année, il abandonna ses études et disparut.

Après plusieurs années, il vint me trouver à l'improviste. Il voulait montrer à un compagnon d'aventures le vrai visage du Christ, cette face tragique du suaire de Turin que j'avais placée au-dessus de mon lit et dont il avait conservé le souvenir. Je fus heureux de contenter cette fantaisie.

Puis de nouveau, le silence rapide des saisons. »

Ce soir, je comparais le jeune homme d'autrefois avec l'homme de « juin ». Sur ce visage devenu fermé et dur, je lisais la faillite des folles entreprises, l'échec d'un plan chimérique. Jean revenait à un point de départ.

— Que fais-tu à présent ?

— Rien.

— Rien ?

Il avait placé à ses pieds un sac de touriste bien garni.

— Voilà mon bagage.

— D'où viens-tu ?

— J'ai erré dans les bois. Savez-vous préparer les champignons ? La nuit, je dormais au pied d'un arbre.

— Et auparavant ?

— Ce serait trop long à vous raconter. Mais je suis toujours le même. Toujours fort. Sentez mes bras, voyez ma poitrine. Le « lion » n'a pas faibli.

Sa voix rauque et profonde essayait de me cacher un désespoir que je devinais. Sa vie mauvaise n'avait pas altéré sa vigueur physique, il s'en vantait.

— Allons nous promener, voulez-vous ? La nuit est si belle.

— Si cela te fait plaisir.

Je compris qu'il désirait me soustraire son tourment et s'envelopper d'une ombre propice où le cœur se dégage mieux.

Dehors, les grands vents d'équinoxe s'étaient levés. La lune parfois déchirait la masse des nuages emportés dans les hauteurs. Les ramures tordues à se briser se plaignaient.

Nous marchions d'un pas alerte, fouettés par les rafales tièdes et mouillées, sans un mot. J'attendais, trop lourd

de pensées et d'inquiétude, à côté de cet homme si pareil à l'enfant que j'avais côtoyé et si lointain à présent.

— Vous ne me dites rien ?

— Je réfléchis. Parle toi-même.

Il cherchait ses mots.

— Que pensez-vous de moi ?

— Tu me fais pitié. Je savais que tu reviendrais ici. Es-tu heureux ?

— Non. J'ai cherché du travail. Je ne trouve rien. C'est fini.

— Qu'y a-t-il jamais de fini, tant que nous vivons ?

— J'ai fait sombrer tous les radeaux. J'ai crevé toutes les bouées de sauvetage.

— Dieu ?

Il ne répondit pas.

— Les hommes ?

— Voyez-vous, tous ont une faille. Je n'en trouve aucun qui soit ma force, avec, en trop, ce qui me manque. D'abord on croit les connaître. On les estime. Brusquement on aperçoit le défaut de la cuirasse qui surprend et déçoit, cette incurable mesquinerie trop humaine. L'amitié ne résiste pas à cette découverte. On se retire. On reste seul, sans parents, sans amis.

Longtemps il développa ce thème. Il appliquait son esprit sur les vies comme un aveugle glisse sa main sur un vase de porcelaine pour en vérifier le grain, les soudures, les pertes dissimulées sous un vernis. Qu'aurais-je pu dire, moi qui touchais si bien mes limites ? Devant cette souffrance hautaine, je me voyais désarmé et je n'avais pas le courage de lui demander ce qu'il attendait de moi.

Peut-être espérait-il une dureté paternelle, des mots sauveurs, une main ferme. Pourquoi se trouvait-il ici ? Dans quel but me prenait-il comme confident de sa débâcle, alors que je pressentais qu'un implacable destin lui ferait refuser mes conseils ?

J'avais l'impression de n'être plus que le témoin d'un naufrage, et le sentiment de me voir sans moyens efficaces m'irritait.

Nous marchions, silencieux, comme si un mur s'était dressé entre nous, sans que nous puissions l'abattre, malgré notre secret désir. Chaque pas le renforçait, séparant

nos routes. Je le voyais, abandonné de tout, prendre le chemin qui descend vers la mer...

— Revenons, me dit-il sèchement. Demain je partirai.

— Où ?

— Là-bas.... J'étouffe... Il me faut l'espace, la liberté...

Le paquet d'ombre de son bras se leva dans un geste vagué.

Il reprit à brûle-pourpoint :

— Dites-vous votre messe demain ? Je veux y assister.

— A six heures. Tu peux prendre place au chœur.

— Non, c'est trop près.

Le matin, je le vis au fond de la chapelle, immobile, impénétrable.

Le moment de la séparation arriva. Je le conduisis sur la route.

— Où est le nord ?

— Dans cette direction.

— Merci.

Tous deux, nous étions accablés de ce qui restait lié dans nos cœurs. Nous n'avions pas la force de nous libérer à cet instant décisif de la gêne qui nous fermait la bouche. Je me sentais faible. Lui ne bronchait pas.

— Jean, tu me retrouveras toujours ici, quoi que tu deviennes. Adieu.

Il s'éloigna sans se retourner. Je le suivis longtemps des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans le brouillard de mes larmes.

Edgar VOIROL